

## Au nom du père et de ses trois filles

*Agnès Conacher*

*Au nom du père et de ses trois filles is a story that explores the possibility of witness in the genre of fairy tales. It represents an attempt to exhume the thoughts and feelings that a little girl, in this case the oldest one of three sisters, might have felt about an abusive father and a complicit mother. While nothing in this story has actually happened, everything in it is absolutely true.*

Il était une fois une famille très ordinaire, composée d'un père ordinaire, d'une mère ordinaire et de trois petites filles ordinaires. Une famille sans histoire. Une famille avec un secret. Au début, Martine, la plus vieille des filles, la préférée de son père adorait ce secret. Il était à elle et lui permettait de se tenir avec autorité devant la mère, de la forcer à baisser les yeux, de la regarder avec mépris. Elle le couvait son petit secret, elle le choyait son secret comme un enfant chéri. C'est lui qui lui permettait de courir la première au devant du père lorsqu'il rentrait fatigué de son travail et de dire à voix haute: « Papa, papa, allonge-toi là, je vais te raconter une histoire pendant que tu te détends ». « Tu sais, papa, aujourd'hui, ma copine, elle m'a dit: "Moi aussi, j'ai un secret, et si tu me dis le tien, je te dirai le mien". J'ai rien dit, papa ». « Je suis fier de toi, ma petite sirène préférée » (c'est comme ça qu'il appelait ses trois filles car, disait-il, il les aimait beaucoup). « Seuls les gens qui savent garder des secrets vont loin dans la vie. Tu iras loin. Pas comme ta sœur. Toujours fourrée dans sa chambre avec sa mère, toujours à échanger des secrets ».

Un jour pourtant, Martine n'agit plus comme la sirène préférée de son père. Comme d'habitude, le père lui avait demandé de venir l'aider à se détendre. Au lieu de dire comme d'habitude: « Oui, papa, j'arrive ». Elle lui répondit: « Aujourd'hui, je ne peux pas. Je vais jouer au papa et à la maman avec mes copines. Tu n'as qu'à demander à Blandine, la fille préférée de maman ».

Martine avait commencé à détester son secret, grossi, nourri de celui de sa sœur cadette. Le père avait changé simplement de méthode avec Blandine. Celle-ci ne l'aidait pas à se détendre dans le salon, mais dans la chambre à coucher. La porte était toujours fermée sauf quand il sortait pour battre Martine, celle qui l'avait forcé à se réfugier dans la chambre; celle qui avait poussé sa sœur dans une chambre qui empestait la naphtaline, la menthe et les médicaments. On se demandait comment un expert de Goethe avait appris à frapper aussi fort. Un martinet entre chaque main, il mettait une chaise sur le dos de sa petite fille pour ne pas qu'elle remue. Et il cognait, cognait sur elle, comme un bûcheron impatient d'abattre un vieil arbre. Et il tapait, tapait sur elle comme une ménagère anxieuse de dépoussiérer son meilleur tapis. Dans les murs, se sont réfugiés ses cris:

« Arrête, papa, arrête, je vais faire pipi dans ma culotte ». Mais seul ce qui s'arrêtait, était le violon de la voisine du dessus et la clarinette de celui d'en bas. L'oreille tendue, ils écoutaient. Avides, ils auraient voulu savoir, les voisins curieux. Mais tout ce qu'ils entendaient, c'était: « Arrête, papa, arrête, je vais faire pipi dans ma culotte ». Trop tard. Ça se déversait dans la culotte, ça coulait le long de ses jambes, ça se répandait sur le plancher. « Arrête papa, arrête, s'il te plaît, maman ne va pas être contente ». Mais c'était plus fort que lui, il ne pouvait pas s'arrêter. Jamais, il ne la tapait avec ses mains. Peut-être avait-il peur de se les abîmer, de se les salir ses mains superbes, ses mains précieuses de pianiste des messes dominicales, ses mains de spécialiste de littérature.

Trempée, à quatre pattes, Martine essayait de se relever, mais la mère, qui ne lui pardonnait pas de ne plus pouvoir passer des heures dans la chambre de Blandine, sa petite fille préférée, la renvoyait choir à coup de pieds sur le plancher: « Arrête, maman, arrête, tu fais mal ». Mais qu'elle parle, qu'elle ose ouvrir la bouche cette petite vieille fripée enrageait encore plus la mère. Avec ses mains, la mère faisait voler les coups. Avec ses mains, la petite se couvrait le visage: « Arrête, maman, arrête, s'il te plaît, je promets de nettoyer toutes les culottes sales que tu as accrochées sur mon étagère ». Avec ses mains, la mère détruisait tout. À croire qu'elle voulait s'en débarrasser de ses mains d'épouse, ses mains de femme qui ne caressaient jamais rien. « Arrête maman, arrête, les voisins vont croire que tu m'aimes pas ». Puante, sale, meurtrie, Martine se sentait pourtant mieux après ces sessions. Toute à l'histoire qu'il faudrait inventer pour expliquer les marques à venir, elle ne sentait plus rien, elle n'entendait plus rien. Elle n'entendait pas sa sœur qui disait: « Maman, maman, je veux plus aller dans la chambre avec papa; j'aime pas les bonbons à la menthe. Ils ont pas un bon goût ». Tout ce que Martine entendait, c'était la voix mielleuse, la voix perfide de son secret: « Je suis ton secret, ton petit secret. T'as besoin de moi, j'ai besoin de toi. Avec moi t'es pas toi, sans moi t'es pas toi. T'es ma prisonnière, j'suis ton prisonnier ».

Un jour, elle décida d'en finir. Après l'école, elle s'arrêta à l'église. D'abord, elle récita la liste des péchés ordinaires que tous les gens ordinaires connaissent par cœur. Arrivée à la fin de cette liste, un jour elle dit au prêtre: « Mon père, j'ai un secret. Est-ce que c'est pécher si je vous le dis? » Il ne faisait pas chaud mais le prêtre épongea les gouttes de sueur qui perlaient sur son front. « Un secret, c'est un secret sinon le secret de la confession n'a aucun sens » se disait-il. Il avait une forte envie d'aller aux toilettes. C'était toujours comme ça quand il était anxieux. On disait de lui qu'il ne terminait jamais ses confessions, ce que les paroissiens n'appréciaient guère: jamais ils ne recevaient de pénitence, jamais ils ne recevaient l'absolution. Se levant à moitié, il dit: « Excuse-moi, ma petite Martine. Certaines décisions demandent une certaine réflexion. Repasse la semaine prochaine. Ton secret, puisque c'est un secret peut bien attendre une semaine ». Martine, en entendant son nom, comprit tout de suite qu'elle ne reviendrait plus jamais se confesser. Il connaissait bien ses parents, le prêtre et elle continuaient à les voir presque tous les dimanches lorsque, après la messe de 11 heures, il venait manger son repas

dominical à la maison. Jamais, il ne la regardait, jamais il ne lui parlait. Il était toujours occupé. De sa chambre, elle entendait le prêtre, puis la mère et Blandine, la fille préférée, se confesser. Elle entendait aussi le père qui, dans la cuisine, se détendait avec Thérèse, la petite dernière. Il avait encore changé de méthode: il la mettait sur ses genoux et jouait à saute-mouton avec elle.

Mais Martine ne jouait plus à rien. Elle ne jouait surtout plus au papa et à la maman. Il n'y avait jamais personne qui se portait volontaire pour être l'enfant. Les jours où elle se sentait particulièrement seule, Martine se racontait des histoires folles, des histoires de filles, de petites filles transformées en sirènes, de petites filles enfermées par leur père dans un petit bocal de verre sous les yeux impuissants, indifférents de la mère. Et Martine prenait un malin plaisir à s'étendre sur la tristesse de la mère, sur la douleur de celle-ci, sur ses grandes confessions au curé et sur son manque de désir pour les hommes. Les histoires de Martine finissaient invariablement dans l'estomac d'un gros chat. C'est que les petites sirènes étaient avalées, broyées, bien mastiquées. On n'en parlait plus des petites filles. Gloup et elles avaient disparu. Le chagrin de la mère, aussi grand qu'il fut ne les ramenait pas à la vie. Sur cela, Martine tenait à insister. Ces histoires de petites filles, Martine les racontait à ses amies, et les consignait dans un beau cahier rouge à lignes. Quel beau cahier, cela faisait... Un cahier très envié des autres petites filles.

Un jour, le père perdit son boulot. Un gendarme vint. On disait que le père allait partir. On ne savait où. On disait que la famille devait déménager. On disait que le père se détendait avec d'autres petites filles. On disait tout mais on ne savait rien.

Des voisins vinrent aux nouvelles. Le salon se remplit et prit un véritable air de fête. Tous étaient venus. Et pour donner au tout un air religieux (Noël oblige), on avait aussi invité l'abbé Pripardieu. Il ne manquait que Martine. Dans sa chambre, Martine regardait fixement un crucifix. Elle se demandait si c'étaient les clous qui faisaient mal ou bien si c'était la position des pieds. Il y avait des rumeurs, comment dire, auxquelles bien sûr, on ne croyait pas. Martine raconte des histoires à ses amies, des histoires de petites filles, qu'elle met dans un cahier rouge. Un cahier de petites filles. Pourrait-elle raconter à nouveau cette étrange histoire, cette histoire de petites filles ? Martine n'avait pas besoin de les voir pour savoir qu'ils la trouvaient arrogante, qu'ils se retenaient pour pas lui sauter dessus. Alors, très vite, avant que quelqu'un ne dise quelque chose, elle commença l'histoire des sirènes, du bocal et du chat. Elle raconta d'une voix plutôt enrouée et sur un ton très neutre. Puis elle se tut. Le silence était palpable. Martine s'y attendait. Patiente donc, elle attendait les exclamations indignées, les remarques révoltées, le martinet. Elle savait qu'elle n'oublierait jamais ce qu'elle allait entendre et vivre. Mais oh surprise! elle entendit des applaudissements... Affolée, elle regarda d'où cela venait. Elle n'était pas la seule à s'étonner. Tous regardaient, bouche bée, l'expert de Goethe, le père de Martine: « Pas mal, vraiment pas mal. Cette histoire vous tient en haleine. Je ne peux pas croire », dit-il en s'adressant directement à Martine, « que tu possèdes l'intelligence et l'imagination pour pondre quelque chose comme ça. Impossible », dit-il, en retirant son mégot du

coin de sa bouche (ce qui voulait dire qu'il désirait parler clairement, de manière à se faire comprendre, sans possibilité de confondre les « b » et les « p »), « Tu as bien copié cette histoire », puis menaçant, « tu as encore une fois touché aux livres de ma bibliothèque alors que tu sais que c'est interdit ». La mère, malgré ses airs évaporés et endormis à la Marilyn Monroe, avait tout de suite compris la stratégie du « schwein », comme elle avait surnommé son époux dans sa tête depuis la visite du gendarme. Pas encore prête à abandonner les apparences de famille ordinaire pour laquelle elle avait tant travaillé, elle dit en écho: « Pas mal, vraiment pas mal du tout ». Seuls le père d'Emma, l'amie de Martine, sa femme, la voisine du dessus et le prêtre restaient silencieux. Finalement, Melle Lacordu, la voisine prit la parole: « je m'excuse de parler ainsi, mais cette histoire me donne des frissons ». Puis se tournant vers Martine, « tu es vraiment une drôle de fille », et aussitôt Melle Lacordu, qui venait de tourner vers le père ses beaux yeux de célibataire prête à abandonner au plus vite cet état, se disait: « Maintenant, je sais... Je n'aurai plus besoin d'arrêter de jouer du violon quand je les entendrai ». Rassuré, ému par la virginité des beaux yeux posés sur lui, le père d'Emma, professeur lui aussi, se tourna vers le père de Martine: « Le contenu!!!, cher ami, le contenu!!!! Ne le trouves-tu pas indécent, grossier? Ne trouves-tu pas son imagination malsaine! Imagine-toi que quelqu'un prenne au sérieux cette histoire. Imagine-toi qu'on décide que ce n'est pas un conte de fées. Hein! Alors! Que répondras-tu? » « Ah! » lâcha laconiquement le père, « Je vois », et se tournant vers sa fille, il laissa tomber un méprisant « Dévergondée! ». D'un commun accord, ce soir-là l'assemblée décida de se débarrasser du cahier de Martine, mais si se débarrasser de cette histoire, cette histoire de petites filles était nécessaire, ce n'était certainement pas suffisant. « Il faut tarir la source », disait l'assemblée, « éloigner Martine, sinon elle va continuer à remplir la tête innocente des enfants du voisinage de ses bêtises. On ne peut pas prendre le risque! ». Une décision fut prise et votée: « On l'enverra en pension chez les bonnes sœurs. Là, où seule la bonne parole est enseignée, elle sera soignée de cette malsaine impulsion de raconter des histoires scabreuses, pire mensongères. Des histoires de petites filles. Elle ne reviendra qu'une fois guérie ».

Tout de suite après Noël, Martine fut envoyée à Verdun, dans un pensionnat pour orphelins dirigé par les sœurs de Charité. On dit que quelques mois plus tard, elle mourut. Sous son oreiller, on trouva un autre gros cahier rouge à lignes. Sur la première page, était écrit en majuscules et à l'encre rouge: « J'ai mal, mal, tellement mal à la tête ». Puis en dessous, à l'encre noire: « Ce qui suit est l'histoire d'une histoire qui ne veut pas mourir. C'est une histoire de petites filles ».